

# ***Le Notre Père : Abrégé de tout l'Évangile, une théologie pour aujourd'hui* – Résumé chapitre par chapitre**

## **Chapitre 1 : Introduction – Une prière universelle, « abrégé de l'Évangile »**

**Le Notre Père, prière unique et paradoxale** : Le pasteur Louis Pernot introduit son étude en soulignant le statut exceptionnel du **Notre Père**. C'est la seule prière enseignée par Jésus et acceptée par toutes les Églises chrétiennes, « un merveilleux abrégé de l'Évangile » selon Tertullien <sup>1</sup>. Elle est à la fois la plus connue et, paradoxalement, l'une des plus **problématiques**, car malgré son origine biblique incontestable, elle suscite d'innombrables questions, voire des rejets <sup>2</sup>. L'auteur note que chaque croyant, en disant « Notre Père », se reconnaît enfant d'un même Père céleste – ce qui fait de tous les fidèles des frères et sœurs <sup>1</sup>. Cette prière commune transcende les différences liturgiques et confessionnelles, *unifiant* les chrétiens autour de l'essentiel <sup>3</sup>.

**Savoir prier le Notre Père** : Pernot interroge la manière d'utiliser cette prière. Doit-on la réciter telle quelle, régulièrement et *mot à mot* ? Jésus lui-même déconseillait les redites vaines des païens (Matthieu 6:7). Le pasteur insiste qu'il ne s'agit pas de répéter machinalement un texte figé : « *Répéter mécaniquement un texte, fût-il le plus beau, n'est pas prier* » <sup>4</sup>. Au contraire, il faut s'imprégner de son sens et en faire sa prière personnelle. On peut même penser que Jésus a donné le Notre Père *à titre d'exemple*, pour montrer *quoi* demander et *comment* le demander, plutôt que pour fournir un formulaire liturgique à réciter obligatoirement <sup>5</sup>. Ainsi, chaque fidèle est invité à méditer le sens profond de chaque verset pour en faire une prière vivante et adaptée à sa situation.

**Structure et portée théologique** : L'auteur souligne que le Notre Père comporte *sept* demandes (si l'on exclut la doxologie finale), chiffre symbolique de perfection <sup>6</sup>. Ces sept requêtes se divisent en deux groupes : les **trois premières** sont centrées sur Dieu (son nom, son règne, sa volonté) et les **quatre suivantes** sur les besoins humains (pain, pardon, épreuve, mal) <sup>7</sup>. Cet ordre n'est pas anodin : il reflète une théologie où la priorité est donnée à Dieu et à sa volonté divine, avant nos demandes personnelles <sup>7</sup>. Comme dans le Décalogue, Dieu vient en premier – « *Dieu doit être le premier servi* », rappelle Pernot, notant que Salomon bâtit le Temple de l'Éternel avant son propre palais <sup>8</sup>. Cette structure incite le croyant à s'aligner d'abord sur les desseins de Dieu (sanctifier son nom, accueillir son règne, accomplir sa volonté) avant de présenter ses propres besoins <sup>7</sup>. L'intention de Louis Pernot est claire : en étudiant successivement chaque demande du Notre Père, on touche pratiquement à **tous les grands thèmes de la théologie et de la vie spirituelle** <sup>9</sup>. Chaque verset soulève des questions fondamentales – sur la nature de Dieu, la providence, le mal, le pardon, etc. – auxquelles il convient d'apporter des réponses adaptées au monde d'aujourd'hui <sup>10</sup>. L'auteur se propose ainsi de construire « une théologie pour aujourd'hui », c'est-à-dire de revisiter ces notions classiques à la lumière de la modernité, afin que le Notre Père **parle** aux croyants contemporains <sup>10</sup>. Ce travail théologique, loin d'être abstrait, a pour but final de *réinvestir* le sens de chaque demande et de permettre aux fidèles de « prier d'un cœur et d'un esprit libérés » <sup>10</sup> – en comprenant ce qu'ils disent et en adhérant pleinement, avec intelligence et ferveur, à cette prière du Christ.

## Chapitre 2 : « Notre Père qui es aux cieux » – L’invocation initiale

(Matthieu 6:9)

« **Notre** » – **Dimension communautaire de la prière** : Dès le premier mot, le Notre Père se caractérise par le *nous*. Jésus n’a pas enseigné à dire « **Mon** Père », mais « **Notre** Père »<sup>11</sup>. Louis Pernot insiste sur cette particularité grammaticale : la prière chrétienne est fondamentalement communautaire. Chaque croyant qui prie le Notre Père se souvient qu’il n’est pas un cas isolé devant Dieu, mais membre d’une grande fraternité spirituelle<sup>12</sup>. Ce *nous* a plusieurs implications. D’une part, tous ceux qui s’adressent ainsi à Dieu se reconnaissent liés les uns aux autres en **communio**n – la prière tisse un lien de solidarité entre les fidèles. D’autre part, cette forme plurielle nous empêche de prier de manière égoïste : on ne peut déceimment demander pour soi ce qu’on ne voudrait pas voir accordé aux autres<sup>13</sup>. La prière chrétienne, explique Pernot, exclut l’esprit de privilège personnel ou de compétition devant Dieu<sup>13</sup>. Aimer Dieu dans la prière va de pair avec l’amour du prochain. Bien sûr, cela n’interdit pas absolument toute prière *personnelle* (la Bible contient aussi des prières à la première personne du singulier, y compris de Jésus lui-même<sup>14</sup>), mais le Notre Père donne le ton : le croyant prie en tant que membre d’un corps, solidaire de l’humanité. Cet état d’esprit altruiste doit imprégner toute prière, rappelant que « *l’amour pour Dieu... ne peut être dissocié de l’amour du prochain* »<sup>12</sup>.

« **Père** » – **Un Dieu proche, source de vie, éducateur et aimant** : Appeler Dieu « Père » est au cœur de la révélation chrétienne. Si l’Ancien Testament mentionne parfois Dieu comme père (par ex. Psaume 103)<sup>15</sup>, Jésus en a fait une appellation centrale et familière de Dieu, généralisant son usage. Pour Louis Pernot, le mot « Père » appliqué à Dieu est lourd de sens et **recouvre plusieurs affirmations théologiques**<sup>16</sup>. En effet, dans l’expérience humaine idéale, la paternité comporte trois rôles principaux ; attribuer à Dieu le titre de Père revient à reconnaître qu’Il accomplit parfaitement ces trois fonctions<sup>17</sup> :

- **Créateur et source de vie** : Un père est d’abord celui qui donne la vie. Dire « Père » à Dieu signifie qu’il est notre **Créateur** – origine de notre existence et de l’univers tout entier<sup>18</sup>. Cela vaut pour la création matérielle (la vie biologique) mais aussi pour la « nouvelle création » spirituelle dont parle le Nouveau Testament : Dieu est celui qui, par son Esprit, fait naître en nous une vie nouvelle (conversion, régénération)<sup>18</sup>.
- **Législateur et guide** : Un père, c’est aussi celui qui **éduque**, fixe des repères et des limites pour faire grandir son enfant. Ce rôle de Dieu a parfois été oublié, note Pernot, mais il est essentiel. L’Ancien Testament présente Dieu comme législateur (loi de Moïse), et Jésus n’est pas venu abolir la Loi mais l’accomplir<sup>19</sup>. Dieu-Père offre un cadre moral, une direction à suivre. Même si le chrétien est *libéré* de la Loi au sens légaliste, il ne vit pas dans l’anarchie : sa liberté s’exerce en référence à la volonté divine, à un ordre juste. En ce sens, reconnaître Dieu comme Père implique d’accueillir sa Parole et ses commandements comme des balises bienveillantes pour notre vie<sup>19</sup>.
- **Amour inconditionnel** : Enfin, et c’est peut-être aujourd’hui le sens le plus immédiatement associé à la paternité, le père est celui qui **aime** ses enfants d’un amour profond. Dieu, Père par excellence, aime ses créatures d’un amour gratuit et inconditionnel<sup>20</sup><sup>21</sup>. Pernot souligne la force de l’image de l’adoption : un père adoptif choisit librement d’aimer un enfant qui n’est pas biologiquement le sien, il pose un acte premier d’amour sans condition<sup>21</sup>. De même, Dieu nous adopte par grâce : son amour ne dépend pas de nos mérites, il nous est offert *a priori*. Comparée à la mère (dont le lien avec l’enfant est charnel et « évident »), la figure du père met l’accent sur la **liberté de la relation** et la nécessité d’une reconnaissance mutuelle : le père reconnaît l’enfant et l’enfant reconnaît le père, dans un acte de confiance réciproque<sup>22</sup>. Certains théologiens ont noté qu’entre l’Ancien et le Nouveau Testament, on passe d’une relation *fusionnelle* (comme celle d’une mère avec son nourrisson, Dieu-mère tout proche d’Israël) à une relation laissant plus de **liberté** (Dieu-père du Nouveau Testament qui appelle à une réponse

personnelle de foi) <sup>23</sup>. Quoi qu'il en soit, l'amour du Père céleste est, pour Jésus, le modèle de l'amour parfait : « *L'amour préalable, total et inconditionnel* » d'un père pour son enfant <sup>20</sup>, qui reflète l'amour même de Dieu.

Pernot met en garde contre les projections déformantes : nos expériences humaines de la paternité, parfois blessées ou insuffisantes, peuvent fausser notre compréhension de Dieu Père <sup>24</sup>. Il faut dépasser les éventuelles images négatives (un père autoritaire, absent ou maltraitant) et l'**infantilisation** du croyant, pour envisager Dieu comme le Père idéal <sup>25</sup> <sup>26</sup>. L'auteur souligne d'ailleurs le **caractère inclusif** de ce terme : Dieu en tant que Père englobe ce qu'il y a de meilleur dans la paternité **et** dans la maternité <sup>27</sup>. Autrement dit, ce n'est pas un père au sens genré strict, mais le Parent parfait, aimant et bienveillant. Louis Pernot plaide ainsi pour une vision équilibrée de Dieu Père : ni patriarche tyrannique, ni « papa-gâteau » infantilisant, mais un Dieu parental qui crée, oriente et aime sans faille.

« **...qui es aux cieux** » – **Un Dieu transcendant et infiniment autre** : L'invocation se poursuit par « *qui es aux cieux* », expression qui situe Dieu *au-delà* du monde terrestre. Au XX<sup>e</sup> siècle, l'image de Dieu habitant le ciel peut sembler naïve – nous volons en avion dans le ciel que les anciens imaginaient comme le domaine de Dieu. Mais il faut la comprendre dans le contexte biblique : pour un Hébreu de l'Antiquité, les « *cieux* » représentent le domaine inaccessible à l'homme, par opposition à la terre <sup>28</sup>. Le ciel est le lieu de Dieu, de l'Esprit, de l'**invisible**, tandis que la terre est le domaine du matériel, du visible et du limité <sup>29</sup>. Dire que Dieu est « aux cieux », c'est d'abord affirmer qu'il n'appartient pas à notre monde matériel : **Dieu transcende la création**, il est d'une autre nature que tout ce qui est terrestre <sup>30</sup>. Cette phrase a une portée fortement **anti-idolâtrique** : Dieu n'est pas une idole, pas un objet que l'on pourrait représenter ou manipuler sur terre <sup>31</sup>. Il échappe à toute emprise physique ou image fabriquée, conformément à l'interdit biblique des idoles. « *Dieu, c'est ce qui n'est pas sur Terre, par définition l'immatériel, l'invisible* », écrit Pernot <sup>30</sup>. Il invite même à actualiser le langage : pour des modernes qui ont « démystifié » le ciel spatial, on pourrait dire « *Notre Père qui es au-delà de tout, même au-delà du ciel* » <sup>30</sup>, afin de bien marquer que Dieu dépasse infiniment toute création. Par ces mots, le croyant confesse donc sa foi en un Dieu **tout autre**, infiniment élevé au-dessus de nous. Cela incite à l'adoration et à l'humilité : on s'adresse à plus grand que soi, à la source transcendante de l'être. Cependant, cette transcendance n'exclut pas la proximité aimante évoquée par « Père » – c'est toute la tension de la foi chrétienne : Dieu est à la fois dans les cieux (tout-puissant, saint, éternel) *et* proche de nous comme un père avec ses enfants. Cette première invocation pose ainsi le fondement de la prière : nous nous tournons vers un Dieu infiniment grand et saint, mais avec la confiance de l'appeler Père, conscients d'être une communauté d'enfants aimés.

## Chapitre 3 : « Que ton nom soit sanctifié » – Honorer la sainteté de Dieu

(Matthieu 6:9)

Après l'adresse initiale, la première demande du Notre Père concerne Dieu lui-même : « *Que ton nom soit sanctifié.* » Louis Pernot y voit une invitation à remettre Dieu au centre et à lui rendre la place unique qui lui revient.

**Le « nom » de Dieu, mystère et présence** : Dans la culture biblique, le *nom* représente la personne elle-même <sup>32</sup>. Connaître le nom de quelqu'un, c'est entrer en relation avec lui. Or, rappelle Pernot, la Bible souligne que le nom de Dieu demeure en partie **mystérieux** : le célèbre tétragramme YHWH révélé à Moïse ne se prononçait pas <sup>33</sup>. Par là, les Hébreux signifiaient qu'aucun être humain ne peut prétendre connaître Dieu complètement ou le posséder : Dieu dépasse ce qu'on peut en saisir. Ainsi, « *ce n'est pas tant le nom de Dieu qui reste mystérieux, que Dieu lui-même* » <sup>34</sup>. Dès lors, prier que le *nom* de

Dieu soit sanctifié, c'est affirmer d'entrée de jeu notre **respect absolu** pour tout ce que Dieu est, y compris ce qui nous échappe de Lui.

**Sanctifier, c'est « mettre à part »** : L'expression « *sanctifier le nom* » peut intriguer : Dieu n'est-il pas déjà saint ? Comment pourrions-nous rendre saint celui qui est Saint par excellence ? Ici, l'auteur précise le sens biblique du mot « *saint* » (*qadosh* en hébreu). Contrairement à l'acception courante (saint = moralement parfait, divin), dans la Bible *saint* signifie **séparé, à part** <sup>35</sup>. *Sanctifier*, c'est mettre à part, consacrer quelque chose ou quelqu'un pour Dieu. Par exemple, les chrétiens du Nouveau Testament sont appelés « *les saints* » non parce qu'ils seraient sans péché, mais parce qu'ils sont mis à part du monde, dédiés à Dieu <sup>35</sup>. De même, le sabbat est saint car mis à part des autres jours pour le Seigneur <sup>36</sup>. Ainsi, « *Sanctifier le nom de Dieu* » signifie *le mettre à part, le différencier des autres réalités qui font le quotidien de notre vie* » <sup>37</sup>. Concrètement, cela revient à traiter Dieu et tout ce qui le concerne (son nom, son être, sa Parole) avec un respect tout autre que nos affaires ordinaires.

**Donner à Dieu la première place** : Louis Pernot explique que cette demande oriente notre hiérarchie de valeurs. Il ne s'agit pas de fuir le monde ou de mépriser nos préoccupations terrestres, mais de les **ordonner** en fonction de Dieu <sup>38</sup>. En sanctifiant le nom de Dieu, on reconnaît que Dieu n'est pas une réalité banale de plus dans notre vie : Il est unique, incomparable, au-dessus de tout. Cela implique, par exemple, de réserver des temps pour Dieu (prière, culte, méditation) au sein de nos journées chargées : à l'image du jour du Seigneur mis à part chaque semaine <sup>36</sup>. Sans une telle *mise à part*, le risque est que notre vie soit entièrement accaparée par le matériel ou le profane, et que Dieu passe au second plan voire à l'oubli. Sanctifier le nom divin, c'est donc **reconnaître la sainteté de Dieu** et la manifester dans nos choix. Pour Pernot, cette première requête « ultime » remet de l'ordre : elle nous empêche de subordonner Dieu à nos propres intérêts, et nous rappelle que l'objectif premier de l'existence humaine est de rendre honneur à Dieu. Cela ne détruit pas nos autres préoccupations, mais leur donne leur juste place <sup>38</sup>. En somme, prier « Que ton nom soit sanctifié », c'est demander à Dieu de nous aider, nous, à le sanctifier : à vivre et penser d'une manière qui honore Dieu comme le Tout-Autre, le Saint, et à ne jamais traiter la relation à Dieu avec légèreté ou indifférence.

## Chapitre 4 : « Que ton règne vienne » – L'avènement du Royaume de Dieu

(Matthieu 6:10)

La deuxième demande porte sur le « Règne » (ou Royaume) de Dieu. Louis Pernot montre qu'elle peut être comprise de différentes manières, et il en propose une lecture active et non-passive.

**Pas un attentisme passif** : Certains croyants ont lu « *Que ton règne vienne* » comme l'expression d'un désir que Dieu **intervienne directement** dans le monde pour instaurer sa justice parfaite. Des courants millénaristes, par exemple, attendent impatiemment le retour du Christ en gloire pour établir un règne de Dieu littéral sur la terre <sup>39</sup>. Une telle interprétation envisage le Royaume de Dieu comme un événement futur, surnaturel, où Dieu imposera souverainement son règne. Mais Pernot met en garde : cela peut conduire à une **démobilisation** humaine <sup>40</sup>. Si l'on attend que Dieu fasse tout à la fin des temps, on risque de se résigner au mal présent sans rien faire, en se contentant de gémir et d'espérer l'intervention divine <sup>40</sup>. Plus sévèrement, l'auteur note qu'attendre un autre Messie ou une autre ère messianique que celle inaugurée par Jésus pourrait s'apparenter à un manque de foi en Christ <sup>41</sup>. En effet, l'Évangile proclame que le Royaume de Dieu s'est *approché* en Jésus-Christ (Marc 1:15) : le Messie est déjà venu, nous sommes **déjà dans les temps messianiques** <sup>42</sup>. Il n'y a pas à guetter un âge d'or futur totalement distinct du temps présent ; le règne de Dieu commence *ici et maintenant* avec la venue du Christ et l'adhésion des cœurs à son message.

**Un règne à faire advenir avec Dieu :** Si le Royaume est déjà inauguré, « *Que ton règne vienne* » prend le sens d'un **accomplissement progressif** plus que d'un brusque renversement apocalyptique. Il s'agit de désirer que ce règne de Dieu s'étende et atteigne sa pleine réalisation. Qu'entend-on par « Règne de Dieu » ? Louis Pernot rappelle que dans la langue biblique, « *règne* » et « *royaume* » se disent par le même mot, en hébreu comme en grec <sup>43</sup>. Cela désigne autant l'action de régner de Dieu que l'ensemble des personnes **soumises à sa royauté**. Demander que le règne de Dieu vienne, c'est souhaiter que Dieu soit de plus en plus reconnu comme le **souverain** du monde – que les valeurs de l'Évangile (justice, amour, vérité) imprègnent davantage la société, et que les cœurs se tournent vers Lui <sup>44</sup>. Or, souligne Pernot, Dieu respecte la liberté humaine : il ne veut pas régner par la force ou la contrainte <sup>45</sup>. Son règne grandit donc à mesure que des personnes librement accueillent sa seigneurie. *Il dépend de nous* que Dieu règne davantage autour de nous <sup>46</sup>. Cette prière n'est donc certainement pas un appel à l'inaction passive en attendant un miracle divin ; « *il ne s'agit pas d'attendre passivement que Dieu établisse son Royaume contre la volonté des hommes* », mais de **s'engager** dès maintenant pour ce Royaume <sup>45</sup>.

En ce sens, *toute prière est performative et engageante*. Louis Pernot insiste : prier Dieu, ce n'est pas lui demander d'agir à *notre place* pour nous dispenser d'agir nous-mêmes. C'est au contraire lui demander aide et force pour accomplir, nous, ce qu'Il désire <sup>47</sup>. Ainsi, « *Que ton règne vienne* » contient en filigrane « *et serons prêts à œuvrer pour* ». Cela rejoint la devise bien connue : « *Prie comme si tout dépendait de Dieu, agis comme si tout dépendait de toi.* » Demander le règne de Dieu, c'est s'ouvrir à la **transformation du monde** selon l'Évangile, en commençant par soi-même.

**Le Royaume en nous et parmi nous :** En effet, la limite entre ceux qui appartiennent au Royaume et ceux qui n'y appartiennent pas ne passe pas simplement entre les individus, mais **au cœur de chacun** <sup>48</sup>. Personne n'est parfaitement fidèle à Dieu ou parfaitement rebelle : en chaque être humain coexistent une part qui reconnaît Dieu comme Roi et une part qui lui résiste encore <sup>48</sup>. De même, dans l'Église ou la société, il n'y a pas d'un côté les « territoires » entièrement acquis à Dieu et de l'autre ceux qui lui échappent totalement ; le *combat spirituel* traverse toutes les réalités. Par conséquent, prier pour la venue du Royaume, c'est demander à Dieu **d'étendre son règne en nous d'abord** – que notre zone d'ombre personnelle recule devant sa lumière, que notre obéissance s'affermisse – et qu'ainsi, petit à petit, toute notre personne soit conquise par sa grâce <sup>49</sup>. C'est aussi demander que dans le monde entier, le nombre de ceux qui se laissent guider par Dieu augmente, et que la paix et la justice progressent.

En résumé, « *Que ton règne vienne* » est une prière à la fois **mystique et pratique**. Mystique, car elle exprime le désir profond de voir Dieu triompher du mal et être pleinement reconnu comme Seigneur. Pratique et éthique, car elle implique notre participation : nous prenons la résolution de *faire notre part* pour que règne l'amour de Dieu autour de nous. Cette demande nourrit ainsi l'espérance d'un monde renouvelé tout en responsabilisant le croyant dans l'instant présent.

## **Chapitre 5 : « Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel » – S'aligner sur la volonté divine**

(Matthieu 6:10)

La troisième demande prolonge la précédente en la précisant : « *Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* » Louis Pernot y voit, là encore, un appel actif et non un fatalisme. Il analyse différentes compréhensions de la volonté de Dieu.

**Rejeter un fatalisme résigné :** De prime abord, on pourrait comprendre « *Que ta volonté soit faite* » comme une acceptation passive de tout ce qui arrive, en pensant que tout événement est voulu par

Dieu. Cette attitude se rapproche du « *Inch'Allah* » musulman ou d'une certaine lecture de l'apôtre Jacques qui incite à dire « *Si Dieu le veut* » pour tout projet <sup>50</sup>. Dans l'histoire chrétienne, une théologie comme celle de Calvin a pu soutenir que *tout* ce qui survient dans le monde (bien ou mal) accomplit la volonté de Dieu, même si celle-ci nous dépasse <sup>51</sup>. Si l'on adopte cette perspective déterministe, prier « *que ta volonté soit faite* » revient à demander la grâce de **tout accepter** avec résignation, puisque de toute façon on ne pourrait rien changer au cours des choses voulu par Dieu.

Louis Pernot s'inscrit en faux contre cette interprétation purement résignée. Il affirme que *tout ce qui arrive n'est pas nécessairement la volonté de Dieu* <sup>52</sup>. C'est même là, dit-il, une explication de l'existence du mal : le mal est justement ce qui **s'écarte** du projet bienveillant de Dieu <sup>53</sup>. Dieu ne peut vouloir que le bien, la justice, la vie ; il ne veut pas le péché, la souffrance, l'injustice. Ces réalités négatives existent non pas parce qu'elles seraient directement voulues par Dieu, mais parce que sa volonté bonne n'est pas toujours faite sur terre – du fait des choix mauvais des créatures, ou simplement des aléas de la création. Ainsi, Jésus nous invite ici non à une soumission fataliste, mais à **désirer ardemment que la volonté de Dieu s'accomplisse**, précisément parce que ce n'est pas toujours le cas actuellement.

**Une coopération active à la volonté de Dieu** : Si Dieu ne force pas toujours sa volonté dans le monde, cela signifie qu'il attend aussi notre participation. « *Que ta volonté soit faite* » est alors une prière d'engagement : nous demandons à Dieu de nous aider à **accomplir sa volonté** nous-mêmes, librement et joyeusement, sur la terre <sup>54</sup>. Cette requête prolonge logiquement la précédente (« *Que ton règne vienne* ») en la rendant plus personnelle : « *que je sois capable d'accomplir ta volonté sur cette terre... et non la mienne* », précise Pernot <sup>54</sup>. Il ne s'agit donc pas de tout attendre de Dieu, mais de solliciter son secours pour mieux *vouloir* et *faire* ce qu'Il attend. *Aide-nous à faire ta volonté* pourrait être une paraphrase fidèle. Cela rejoint l'esprit de Jésus au Jardin de Gethsémani : « *Non pas ma volonté, mais la tienne* ». Le croyant demande ici la force de renoncer à ses caprices ou visions limitées pour adhérer au dessein bien plus sage de Dieu.

« **...sur la terre comme au ciel** » – **Comblent l'écart** : Pernot explique que « *sur la terre comme au ciel* » vient souligner la différence de situation entre deux « domaines ». *Au ciel* (c'est-à-dire dans la sphère de Dieu, le monde spirituel), la volonté divine est parfaitement faite : Dieu y règne sans opposition, les anges et les saints accomplissent son vouloir dans la plénitude <sup>55</sup>. *Sur la terre* (le monde matériel et humain), au contraire, la volonté de Dieu se heurte à des résistances : les volontés des créatures, le hasard, le péché, le chaos... Bref, beaucoup de choses ici-bas *ne sont pas* conformes au vouloir de Dieu <sup>56</sup>. D'où l'importance de prier pour que la terre ressemble davantage au ciel – que notre réalité créée s'harmonise progressivement avec l'ordre divin.

Concrètement, cela signifie aligner nos actions terrestres sur la justice et la bonté voulues par Dieu. « *Que ta volonté soit faite* » est une prière de **transformation du monde** selon Dieu. Et cette transformation commence dans le cœur du priant. Louis Pernot précise qu'il n'y a aucune **résignation stoïque** à avoir en tant que chrétien <sup>57</sup>. Au contraire, l'Évangile nous engage dans une *coopération* avec Dieu pour réaliser son plan d'amour. La volonté de Dieu n'est pas un destin écrasant à subir, mais un projet bienfaisant auquel nous sommes conviés à collaborer librement. En prononçant ces mots, le croyant affirme donc : « *Oui, Père, que ton plan d'amour se réalise – et fais de moi un instrument de ta volonté sur la terre, tout comme tes anges accomplissent ta volonté au ciel.* »

En somme, Louis Pernot fait de cette troisième demande une sorte de consécration de soi à Dieu. Plutôt que de dire fatalement « tout ce qui arrive est ta volonté », le chrétien dit « que ce que tu veux arrive – et s'il te plaît, sers-toi de moi pour cela ». C'est une prière de confiance (Dieu sait mieux que nous ce qu'il faut) et d'obéissance active. Elle prépare aussi les demandes suivantes, plus centrées sur nos besoins, en rappelant que *faire la volonté de Dieu* est plus important que de satisfaire nos désirs égoïstes. Le « *oui* » à la volonté divine ouvre la porte à une vie épanouie selon l'Évangile.

## Chapitre 6 : « Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour » – La subsistance quotidienne, matérielle ou spirituelle ?

(Matthieu 6:11)

Avec la quatrième demande, le Notre Père aborde enfin les besoins humains, à commencer par le plus basique : le **pain quotidien**. Louis Pernot montre que cette phrase en apparence simple est en réalité l'une des plus délicates à interpréter, car elle touche au rapport entre prière et besoins matériels. Doit-on y voir une requête pour la nourriture physique de chaque jour, ou pour une nourriture spirituelle ? L'auteur examine les deux possibilités et privilégie la lecture spirituelle, plus cohérente avec l'ensemble de la théologie biblique.

**Prier pour les besoins matériels ? – Un débat théologique** : La question de savoir s'il convient de demander à Dieu des biens *matériels* (comme la nourriture, la santé, etc.) a divisé les chrétiens au fil du temps <sup>58</sup>. Certains estiment que oui : puisque Dieu est tout-puissant et providentiel, on peut légitimement implorer son aide pour nos nécessités concrètes ; Dieu peut accorder ou non ce que nous lui demandons dans le cours des événements <sup>58</sup>. D'autres pensent que Dieu n'agit *directement* que dans le domaine spirituel (en transformant les cœurs, en pardonnant, en donnant la vie éternelle), et que demander des avantages matériels spécifiques serait méconnaître la manière dont Dieu gouverne le monde <sup>58</sup>.

Pernot fait un tour d'horizon du Nouveau Testament pour trancher ce dilemme. Il constate qu'il y a *peu de bases* claires pour encourager la prière de demande matérielle. Certes, saint Paul écrit aux Philippiens : « *Faites connaître vos besoins à Dieu* », sans exclure a priori les besoins concrets <sup>59</sup>. Mais aussitôt, Paul ajoute que la réponse de Dieu sera la *paix intérieure* : « *Et la paix de Dieu... gardera vos cœurs et vos pensées* » <sup>59</sup>. Autrement dit, Dieu promet un **réconfort spirituel**, pas forcément une solution matérielle immédiate. De même, Jésus encourage à la confiance filiale en disant que le Père donnera de « bonnes choses » à ceux qui le prient, mais lorsque Luc rapporte ces paroles, Jésus précise que le Père céleste donnera « *le Saint-Esprit* » à ceux qui le lui demandent <sup>60</sup>. C'est un *coup de théâtre*, note Pernot : on s'attendait à « il donnera ce dont vous avez besoin (pain, poisson...) », et Jésus oriente vers un don spirituel par excellence – l'Esprit Saint <sup>61</sup>.

Quant aux promesses apparemment illimitées comme « *Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai* » ou « *Demandez avec foi, et vous le recevrez* », l'auteur souligne qu'elles ne doivent pas être lues comme des garanties magiques <sup>62</sup>. « En mon nom » signifie *conformément à la personne de Jésus* (donc à son enseignement et à son amour) ; et prier « avec foi » implique de rester dans le registre de la foi, c'est-à-dire de ce qui concerne notre relation à Dieu <sup>62</sup>. Il ne suffit pas de clamer n'importe quelle requête avec intensité ou de rajouter la formule « au nom de Jésus » pour forcer la main de Dieu <sup>63</sup>. Dieu n'est pas soumis à notre volonté ; c'est plutôt l'inverse. Jésus lui-même a dit que la foi peut déplacer les montagnes, mais *personne* n'a jamais vu une montagne littérale jetée dans la mer par la prière <sup>64</sup>. Cela prouve que ces paroles doivent se comprendre métaphoriquement ou spirituellement <sup>64</sup> : la foi permet de surmonter des obstacles intérieurs immenses, de trouver la présence de Dieu même au creux de la détresse (la « montagne » de Dieu dans la « mer » de l'épreuve, image proposée par Pernot) <sup>65</sup>. Mais elle n'est pas un levier pour obtenir tout miracle matériel à volonté.

L'auteur aborde ensuite le problème du mal pour illustrer la difficulté théologique d'une interprétation trop matérialiste. Si « *Donne-nous notre pain* » vise le *pain matériel*, cela signifie qu'on compte sur Dieu pour qu'il nous **donne à manger** chaque jour. Mais alors, demande Pernot, *que penser de ceux qui meurent de faim* ? <sup>66</sup> Si Dieu est capable de fournir la nourriture, leur famine serait-elle due à une volonté impénétrable de Dieu (ce qui ferait de Dieu un être injuste ou cruel selon notre entendement), ou à leur manque de prière ? Faut-il dire aux affamés qu'ils n'ont qu'à prier plus le Notre Père au lieu

d'organiser l'aide humanitaire ? <sup>67</sup> Cette perspective est moralement et spirituellement insoutenable, sauf à adopter l'extrême rigueur d'un Calvin pour qui Dieu peut sauver ou perdre qui il veut sans que l'homme comprenne son dessein <sup>68</sup> . Mais une telle conception de Dieu entre mal en résonance avec l'Évangile de grâce et de compassion. En somme, lire « *Donne-nous notre pain* » comme une demande terrestre littérale mène à des **impasses** : soit on conçoit Dieu comme arbitraire (il nourrit certains et pas d'autres), soit on doit constater que la prière ne « marche » pas toujours (des justes prient et pourtant manquent de pain), ce qui ébranle la foi simpliste en un Dieu distributeur automatique.

**Le pain « supersubstantiel » – Interprétation spirituelle** : Face à ces difficultés, Louis Pernot propose de comprendre « *notre pain de ce jour* » comme désignant avant tout la **nourriture spirituelle** dont nous avons besoin quotidiennement. Plusieurs indices scripturaires appuient cette interprétation :

- Tout d'abord, Jésus emploie souvent le mot *pain* de façon symbolique dans l'Évangile. Il se désigne lui-même comme « *le pain de vie* » qui comble la faim spirituelle de l'homme <sup>69</sup> . « *Celui qui vient à moi n'aura jamais faim* », dit Jésus – il ne parle évidemment pas de faim physique abolie, mais de la faim de sens et de salut <sup>70</sup> . De même, lors de la Cène, quand Jésus « *donne le pain* » à ses disciples, il dit « *ceci est mon corps* » : il offre sa personne en nourriture spirituelle, non un simple repas pour sustenter l'estomac <sup>71</sup> . Enfin, Jésus refuse de faire du pain miraculeux dans le désert pour se nourrir, déclarant : « *L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu* » <sup>72</sup> . À chaque fois, le message est clair : **le vrai pain essentiel est d'ordre spirituel** (la Parole de Dieu, la présence du Christ, la grâce divine).
- Ensuite, l'étrange expression grecque *epiousion* utilisée dans le Notre Père (généralement traduite par « quotidien » ou « de ce jour ») mérite attention. Ce terme est un *hapax* (mot unique dans le NT) et son sens littéral est intéressant : *epi* signifie « au-dessus » et *ousia* « substance » ou « existence » <sup>73</sup> . Littéralement, *epiousion* désigne donc le pain « **supra-substantiel** », le pain *au-delà* de la matière. Saint Jérôme, dans sa traduction latine, a choisi l'équivalent de « quotidien », peut-être à partir d'une source hébraïque hypothétique <sup>74</sup> , mais plusieurs Pères de l'Église ont compris *epiousion* comme renvoyant à une réalité spirituelle supérieure (certains anciens manuscrits latins traduisent « *panem supersubstantialem* ») <sup>73</sup> . Cela suggère fortement que le « pain » demandé n'est pas seulement le pain ordinaire, mais bien le *pain* « *au-dessus de la substance* », c'est-à-dire le **nourriture divine**.
- Par ailleurs, *epiousion* peut aussi être traduit par « *pour demain* » (comme l'ont suggéré quelques rares emplois dans le grec classique). Ainsi, « *notre pain de demain* » signifierait le pain du futur, possiblement le pain de l'ère messianique. Demander *dès aujourd'hui* le pain de demain, ce serait demander à Dieu un **avant-goût du festin du Royaume** à venir <sup>75</sup> . Dans cette optique, on rejoint l'idée précédente : on prie pour recevoir ici-bas quelque chose des réalités du ciel, de la nourriture spirituelle du monde à venir. Évidemment, si l'on reste au niveau matériel, « *donne-nous aujourd'hui le pain de demain* » serait absurde (ce serait demander à Dieu une provision en avance au lieu de se contenter du jour présent, ce qui contredit d'ailleurs l'enseignement de Jésus de ne pas s'inquiéter du lendemain). En revanche, compris spirituellement, c'est très profond : « *Accorde-nous dès maintenant un peu de ce qui nourrit les âmes dans la vie éternelle* », à savoir la présence du Christ, l'Esprit Saint, la joie et la paix divines.

Compte tenu de tous ces éléments, Louis Pernot penche nettement pour une lecture non-littérale de cette demande. « *Notre pain de ce jour* » représente **tout ce qui nourrit notre être intérieur**. C'est la prière de celui qui dit : « *Seigneur, sans toi je n'ai pas la vie en moi. J'ai besoin chaque jour de ta Parole, de ton Esprit, de ton Fils qui est le pain vivant, pour avancer. Donne-moi aujourd'hui ma ration de grâce, de foi et d'amour.* » Ainsi formulée, la demande prend un relief magnifique et très en lien avec la spiritualité de l'Évangile. Elle nous rappelle que la vie de l'âme est aussi réelle que celle du corps, et qu'elle a besoin d'être entretenue quotidiennement par Dieu. « *Il est vrai que l'on peut demander à Dieu de nous donner*

*chaque jour le pain spirituel dont nous avons besoin pour avancer sur notre route, » commente Pernot, « nous nourrir quotidiennement de sa présence, de son esprit, de sa force et de sa parole » <sup>76</sup> .*

Par ailleurs, cette interprétation valorise une dimension communautaire : dans « *notre pain* », on peut aussi entendre le partage et la solidarité. Si le pain est la Parole de Dieu, nous sommes invités à la partager ensemble ; et s'il s'agit aussi du pain matériel, la formulation *au pluriel* incite au partage concret du pain avec ceux qui en ont besoin, plutôt qu'à une simple demande individuelle. Louis Pernot souligne ainsi que comprendre le pain au sens spirituel **exhorte les croyants à la croissance spirituelle et au soutien mutuel** dans la communauté <sup>77</sup> .

En résumé, « *Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour* » est, selon Pernot, bien plus qu'une supplication pour nos besoins terrestres. C'est d'abord une prière d'**humilité et de confiance** : nous reconnaissons dépendre de Dieu chaque jour pour vivre, tant corporellement que spirituellement. Mais c'est surtout, à la lumière du Christ, une prière pour recevoir de Dieu la **vraie Vie**. Après avoir honoré Dieu (trois premières demandes), le croyant demande maintenant ce qu'il lui faut pour avancer sur son chemin : la force spirituelle quotidienne. Plutôt que d'y voir une pétition matérialiste, Pernot nous invite à y voir un appel à « *chercher d'abord le Royaume et la justice de Dieu* » (Mat 6:33) – avec la confiance que le reste (y compris le pain terrestre) nous sera donné par surcroît, selon la providence divine.

## **Chapitre 7 : « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés » – Grâce et pardon réciproque**

*(Matthieu 6:12)*

Cette cinquième demande introduit le thème central du **pardon**, au cœur du message de Jésus. Louis Pernot souligne qu'elle comporte deux volets inséparables : demander à Dieu de nous pardonner, et s'engager à pardonner aux autres. L'équilibre entre ces deux aspects a donné lieu à différentes interprétations théologiques, que l'auteur analyse avec finesse.

**Le pardon, cœur de l'Évangile** : Jésus a fait du pardon des péchés l'un des points névralgiques de sa prédication. Il annonce à la fois que Dieu, par pure grâce, offre le pardon aux pécheurs, et qu'en retour les hommes doivent se pardonner *les uns aux autres*. On retrouve ces deux dimensions dans la formulation du Notre Père : « *pardonne-nous nos offenses* » (le pardon **reçu** de Dieu) « *comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* » (le pardon **donné** aux prochains) <sup>78</sup> . Pernot souligne que si cette mention du pardon mutuel figure dans la prière modèle du Christ, c'est que le pardon est véritablement *central* dans la vie chrétienne : il est la condition de la réconciliation avec Dieu et entre les humains.

**Le sens du « comme »** : Le mot « *comme* » (en grec *hōs*) peut s'entendre de plusieurs façons, qui ont préoccupé les exégètes. Certains y ont vu une **comparaison modèle** : « *aide-nous à pardonner comme toi tu nous pardonnes* ». Mais la plupart du temps, on le lit comme une **condition ou mesure** : « *Pardonne-nous dans la mesure où nous pardonnons nous-mêmes* ». Cette seconde interprétation a de quoi troubler, car elle semble faire du pardon de Dieu quelque chose de conditionné à nos mérites. *Faut-il d'abord pardonner aux autres pour mériter le pardon divin ?* Cela contredirait l'accent de l'Évangile sur la gratuité du pardon de Dieu, accordé « *le premier* » sans préalable de notre part <sup>79</sup> . En effet, de nombreux textes bibliques enseignent que c'est l'amour et le pardon de Dieu qui suscitent en nous l'amour et le pardon, pas l'inverse <sup>80</sup> .

Louis Pernot estime que lire ce verset comme « *pardonne-nous si nous pardonnons* » est **peu évangélique**, car on risquerait d'y voir une œuvre humaine préalable à la grâce <sup>79</sup>. Néanmoins, l'Évangile de Matthieu semble aller dans ce sens, puisqu'immédiatement après le Notre Père, on trouve ces versets : « *Si vous pardonnez aux autres, votre Père céleste vous pardonnera; mais si vous ne pardonnez pas, votre Père ne vous pardonnera pas non plus* » (Mat 6:14-15) <sup>81</sup>. Face à cela, Pernot avance l'hypothèse que ces deux versets de Matthieu seraient en réalité une **glose** – un commentaire ajouté par l'évangéliste ou sa communauté pour expliquer le Notre Père <sup>82</sup>. Ils ne feraient peut-être pas partie des paroles directes de Jésus, mais traduiraient l'insistance de Matthieu sur l'exigence du pardon mutuel. L'auteur note que ces versets disruptent un peu le flux du texte et qu'ils semblent vouloir « verrouiller » l'interprétation conditionnelle <sup>82</sup>. Quoi qu'il en soit de leur origine, ils montrent au minimum l'importance capitale attribuée au pardon dans la première communauté chrétienne.

**Une participation humaine indispensable** : Plutôt que de polémiquer sur la priorité chronologique du pardon de Dieu ou du nôtre, Pernot préfère souligner que la formulation du Notre Père renvoie à notre propre **rôle actif** dans la démarche du pardon <sup>83</sup>. À la différence des premières demandes qui ne concernaient que Dieu (*ton nom, ton règne, ta volonté*), les demandes suivantes mettent en jeu l'homme (donne-**nous** le pain, pardonne-**nous**, etc.). Or, chacune d'elles, on l'a vu, appelle la collaboration humaine : nous devons travailler pour notre pain autant que le recevoir de Dieu, nous devons contribuer à faire advenir le règne de Dieu, etc. De même ici, Jésus nous fait formuler la pétition de telle sorte que l'homme ne puisse se croire dispensé d'agir. « *Pardonne-nous... comme nous pardonnons...* » implique : « *ne nous pardonne pas en nous laissant, nous, refuser le pardon aux autres* ». Dieu ne veut pas nous pardonner tout en nous laissant endurcis et rancuniers. Si je prie pour mon propre pardon, je dois en même temps me demander : ai-je, moi, pardonné à mon prochain ? Cette prière *rappelle* donc notre devoir de pardon envers autrui, sans lequel nous ne pouvons accueillir pleinement le pardon de Dieu <sup>83</sup>.

Louis Pernot explique également que Jésus, en formulant ainsi la prière, nous *donne le pouvoir* de pardonner. Il fait allusion aux textes où Jésus confère aux hommes un véritable pouvoir de lier ou délier les péchés (par ex. Jean 20:23 : « *Ceux à qui vous pardonnerez leurs péchés, ils leur seront pardonnés* ») <sup>84</sup>. Cela peut s'entendre de plusieurs façons, mais l'une d'elles est que notre pardon accordé à quelqu'un libère cette personne aussi aux yeux de Dieu <sup>84</sup>. Si je pardonne à mon offenseur, en quelque sorte Dieu ratifie ce pardon. Bien sûr, s'il m'est impossible humainement de pardonner complètement, Dieu, lui, reste libre de pardonner (« *espérons que la miséricorde divine puisse être plus forte que notre faiblesse à pardonner* », ajoute Pernot) <sup>85</sup>. Mais idéalement, Dieu associe l'homme à son œuvre de réconciliation : il nous appelle à *pardonner les offenses* au lieu de nourrir de la rancune, et cela fait partie du processus par lequel Dieu efface le mal. Ainsi, « *nous n'avons pas à demander à Dieu de pardonner aux autres si nous ne faisons rien dans ce sens* » <sup>86</sup> – nous sommes invités à **prendre l'initiative du pardon** vis-à-vis de ceux qui nous ont fait du tort, et demander ensuite à Dieu d'accomplir en nous le pardon total, celui que lui seul peut donner en profondeur (notamment le pardon de nos propres fautes, que nous ne pouvons nous auto-accorder) <sup>86</sup>.

**Le pardon, un mouvement à double sens** : Finalement, Louis Pernot met l'accent sur l'indissociabilité du pardon reçu et du pardon offert. On peut les distinguer théoriquement (grâce divine vs exigence éthique), mais dans l'expérience, ils sont *liés* : « *le pardon reçu est nécessairement lié au pardon offert* » <sup>87</sup>. On découvre en effet que l'on **pardonne vraiment** aux autres uniquement si l'on se sait soi-même pardonné par Dieu (ce qui rend humble et reconnaissant, donc indulgent envers autrui) <sup>87</sup>. Inversement, on ne goûte pleinement la joie d'être pardonné par Dieu que si l'on a soi-même renoncé à juger et à haïr les autres <sup>87</sup>. Tant que je refuse obstinément de pardonner quelqu'un, mon cœur reste prisonnier d'une dureté qui m'empêche de sentir la douceur du pardon de Dieu. En revanche, quand la grâce de Dieu me remplit, elle déborde en pardon autour de moi ; et quand je fais miséricorde à mon prochain, mon cœur s'ouvre davantage pour accueillir la miséricorde divine. Ainsi, plutôt que de

chercher qui pardonne « d'abord », mieux vaut reconnaître que les deux pardons s'**entraînent mutuellement** <sup>88</sup>. Les tenants d'une théologie des œuvres liront le verset dans le sens d'une condition (il faut pardonner pour être pardonné), tandis que les tenants de la grâce diront que seul l'amour de Dieu en premier nous rend capables de pardonner <sup>89</sup>. Mais pour Pernot, cette controverse s'efface devant la réalité : « *Pardonner et être pardonné est en fait un même mouvement* » <sup>90</sup>. Le Notre Père nous fait entrer dans ce mouvement global du pardon qui vient de Dieu et retourne vers les autres.

En résumé, cette cinquième demande nous place devant l'exigence la plus concrète de la foi chrétienne : la **réconciliation**. En la prononçant, nous reconnaissons nos torts et implorons la grâce divine – tout en prenant l'engagement sincère de pardonner à notre tour. C'est une prière qui nous humilie (nous sommes pécheurs dépendant du pardon de Dieu) et nous élève (Dieu nous rend capables d'imiter sa miséricorde). Louis Pernot en fait ressortir la profonde cohérence : vivre du pardon de Dieu et du pardon aux autres, c'est ni plus ni moins *vivre de l'Évangile*.

## Chapitre 8 : « Et ne nous soumet pas à la tentation » – Épreuve, tentation et secours de Dieu

(Matthieu 6:13)

La sixième demande du Notre Père est formulée de manière négative : « *Ne nous soumet pas à la tentation* ». En français courant, cette phrase a longtemps posé problème, car on pourrait croire qu'elle suggère que Dieu lui-même pourrait nous pousser au mal ou nous éprouver délibérément. Louis Pernot entreprend d'éclaircir le sens authentique de cette requête en examinant de près le texte original et le contexte biblique.

**Dieu ne tente personne** : D'abord, l'auteur rappelle un principe théologique essentiel largement attesté dans la Bible : **Dieu n'est pas l'auteur du mal**. L'épître de Jacques le dit sans ambiguïté : « *Que personne, lorsqu'il est tenté, ne dise : C'est Dieu qui me tente. Car Dieu... ne tente lui-même personne* » (Jacq 1:13) <sup>91</sup>. Il est contraire à la sainteté de Dieu de vouloir entraîner ses créatures dans le péché. Beaucoup de théologiens chrétiens (surtout depuis saint Augustin) ont donc interprété « *ne nous induis pas en tentation* » comme « *ne permets pas que nous succombions à la tentation* », pour éviter de faire de Dieu le tentateur.

Cependant, Pernot note que l'ensemble de la Bible n'est pas homogène sur la question. Dans certains récits de l'Ancien Testament, Dieu **met à l'épreuve** ses fidèles : par exemple, la fameuse épreuve d'Abraham à qui Dieu demande de sacrifier son fils Isaac (Genèse 22) est explicitement voulue par Dieu pour tester la foi d'Abraham <sup>92</sup>. De même, dans le livre de Job, si ce n'est pas Dieu qui frappe directement Job (c'est Satan l'exécutant), Dieu *donne la permission* au Satan de l'éprouver, ce qui signifie qu'il consent à l'épreuve dans un but qui nous échappe <sup>93</sup>. Ces textes plus anciens reflètent une vision où même les malheurs sont sous le contrôle direct de Dieu – idée progressivement nuancée par la suite. En effet, Pernot souligne une **évolution dans la révélation biblique** : plus on avance, plus Dieu est « exonéré » du mal. Les premiers écrits attribuent à Dieu la source du bien comme du mal (cf. Isaïe 45:7 : « *Je forme la lumière et je crée les ténèbres, j'accorde la prospérité et je crée l'adversité...* »). Puis est apparue la figure du Diable pour personnifier le mal et disculper Dieu de son origine <sup>94</sup>. À l'époque de Jésus, cette évolution a abouti à l'idée que Dieu est parfaitement bon et que le mal vient d'anges déchus ou du péché de l'homme, jamais de Dieu. Ainsi, dans les Évangiles, lors des tentations de Jésus au désert, c'est Satan le tentateur, *pas Dieu* <sup>95</sup>.

Par conséquent, « *Ne nous soumet pas à la tentation* » ne peut signifier « *Ne joue pas au mauvais génie en nous attirant vers le péché* ». Cela heurterait tout le reste de l'enseignement sur Dieu. Il faut donc réinterpréter la phrase autrement, d'une manière compatible avec la bonté de Dieu.

**Traduction revisitée** : Louis Pernot se penche alors sur le texte grec pour mieux comprendre. Le mot traduit par « tentation » est *peirasmos*, qui veut dire à la fois **tentation** (incitation au mal) et **épreuve** (situation de test ou de difficulté) <sup>96</sup>. En réalité, les deux sens sont liés : dans toute épreuve (maladie, persécution, deuil...), il y a une tentation spirituelle (douter de Dieu, se décourager, se révolter). Et toute tentation morale est elle-même une forme d'épreuve pour l'âme. Le Notre Père vise probablement l'ensemble de ces situations où la foi est mise à rude épreuve, que ce soit par l'adversité externe ou par l'attrait interne du péché.

Le verbe grec *eisenegekês* (traduit par « soumetts » en français liturgique) signifie littéralement « **faire entrer** » <sup>97</sup>. Il n'y a pas l'idée de soumettre ou accabler, simplement de conduire à l'intérieur de quelque chose. Par exemple, c'est ce verbe qui décrit l'action des porteurs du paralytique qui le *font entrer* dans la maison où est Jésus (Luc 5:18-19) <sup>98</sup>. Donc, une traduction plus littérale de « *Ne nous soumetts pas à la tentation* » serait : « *Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve/tentation* », ou encore « *Ne nous laisse pas entrer dans...* » selon que l'on comprend l'action comme venant directement de Dieu ou simplement permise par Dieu <sup>99</sup>.

Pernot propose donc de reformuler en français par quelque chose comme : « *Ne nous laisse pas entrer en tentation* » <sup>99</sup>. D'ailleurs, note-t-il, c'est la tournure qu'a adoptée récemment l'Église catholique francophone (depuis 2017, le Notre Père liturgique dit : « **Ne nous laisse pas entrer en tentation** »). Cette traduction a l'avantage d'ôter l'ambiguïté accusatrice envers Dieu, tout en gardant l'essence de la prière.

**Sens et portée de la demande** : Demander à Dieu de ne pas nous laisser entrer en tentation revient à lui demander de nous **épargner** les épreuves trop dures et de nous **protéger** dans les moments difficiles. Ce n'est pas que Dieu nous conduit volontairement dans des pièges, mais nous reconnaissons que sans sa grâce, nous risquons fort de **chuter** si nous faisons face à des tentations violentes. C'est donc une prière d'humilité et de **dépendance** envers Dieu : « *Seigneur, tu connais ma faiblesse ; s'il te plaît, ne permets pas que je sois confronté à une épreuve au-delà de mes forces. Ne me laisse pas entrer dans un combat spirituel dont je ne pourrais sortir vainqueur.* »

Louis Pernot illustre cette idée par une métaphore biblique forte : il compare la tentation/épreuve à une sorte de maison ou de lieu clos où l'on serait enfermé <sup>99</sup>. Dire « *Ne nous fais pas entrer dans l'épreuve comme dans une cellule* », c'est demander à Dieu de toujours laisser **une porte de sortie** ouverte, de ne pas nous abandonner enfermés dans la détresse ou l'emprise du mal <sup>99</sup>. De fait, saint Paul écrira plus tard (1 Cor 10:13) : « *Dieu... ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces; mais avec la tentation, il préparera aussi le moyen d'en sortir...* ». C'est exactement ce que le Notre Père demande.

Pernot va jusqu'à dire qu'en ce sens, on pourrait presque réhabiliter l'ancienne traduction « *ne nous laisse pas succomber à la tentation* », car l'intention profonde est similaire : *ne nous laisse pas être vaincus* dans l'épreuve <sup>100</sup>. La phrase signifie : « *Ne permets pas que la tentation ou l'épreuve nous subjugué au point de nous faire tomber* ». Que nous soyons tentés est inévitable (et même utile pour grandir), mais nous prions pour ne pas y **succomber**. Cette nuance est importante : le Notre Père ne demande pas d'être exemptés de toute tentation (ce qui serait impossible tant qu'on vit sur terre), mais de ne pas être « *soumis* », c'est-à-dire écrasés ou dominés, par la tentation <sup>100</sup>. « *Que nous ne soyons pas irrémédiablement vaincus, perdant notre liberté... mais que nous puissions garder la tête haute sans perdre l'espérance, sans être anéantis par l'épreuve* », voilà comment Pernot explicite la demande <sup>100</sup>. On voit qu'il la rapproche fort de la suivante (« *délivre-nous du mal* »), les deux formant un diptyque.

En définitive, « *Ne nous laisse pas entrer en tentation* » est une prière de **secours**. Conscient de sa fragilité, le croyant implore son Père de l'aider à éviter les situations qui pourraient le faire chuter, ou du moins à ne pas s'y enliser. C'est reconnaître que sans la grâce, nous sommes vulnérables aux attaques

du mal ou aux pièges de nos désirs dérégés. C'est aussi une prière de **confiance** : on s'en remet à Dieu pour guider nos pas loin du mal. Elle n'exclut pas notre vigilance personnelle (Jésus dit aussi « veillez et priez pour ne pas entrer en tentation »), mais elle exprime que notre vigilance doit être soutenue par l'aide de Dieu. Après avoir demandé le pardon du passé, nous demandons ici la **protection pour l'avenir** moral et spirituel.

## Chapitre 9 : « Mais délivre-nous du mal » – Le secours de Dieu face au Mal

(Matthieu 6:13)

La septième et dernière demande du Notre Père complète la précédente. « *Délivre-nous du mal* » (ou \*« délivre-nous du Malin », selon certaines traductions) est le cri du croyant pour être libéré de tout ce qui est maléfique. Louis Pernot analyse cette requête en montrant qu'elle n'est pas une assurance contre l'adversité, mais une confiance dans le salut de Dieu au cœur même des épreuves.

**Pas d'exemption, mais une libération** : D'abord, l'auteur souligne ce que cette prière **n'est pas**. Elle ne dit pas : « empêche que du mal nous arrive ». Les chrétiens ne sont pas épargnés par les tragédies de l'existence (maladies, accidents, injustices...) plus que les autres. Jésus n'a jamais promis une vie sans souffrance, mais il a promis son assistance. Ainsi, « *délivre-nous du mal* » signifie plutôt : « *quand le mal survient, Seigneur, délivre-nous-en* ». Cela suppose que le mal peut frapper, mais qu'il ne sera pas le plus fort, car Dieu interviendra pour nous **libérer** <sup>101</sup>. Louis Pernot insiste : l'action de Dieu demandée ici n'est pas d'**empêcher** le mal d'exister, mais d'agir sur le croyant pour qu'il traverse le mal sans en être détruit <sup>102</sup>. C'est une nuance essentielle.

En effet, parfois Dieu n'écarte pas l'épreuve, mais il nous soutient *dans* l'épreuve. Pernot donne l'exemple du Psaume 23 : « *Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal, car tu es avec moi* » <sup>103</sup>. Le psalmiste n'ignore pas qu'il passera par des vallées obscures (image des heures difficiles, voire de la mort), mais il affirme que la présence de Dieu à ses côtés le délivre de la  **Crainte du mal** <sup>103</sup>. Dieu ne supprime pas la vallée de l'ombre, il la **traverse avec** le fidèle, de sorte que celui-ci n'est plus terrorisé. De même dans l'Évangile, quand Jésus vient auprès des disciples affolés sur le lac en tempête, il finit par calmer la tempête, mais d'abord il les rassure : « *N'ayez pas peur* ». Il marche avec eux sur les flots de menace, il montre que sa présence est plus forte que la tempête. « *Les disciples, tout en restant sur la mer de la menace et de la mort, n'ont plus peur... ils sont libérés de la peur, du mal et de la mort, ils sont 'sauvés'* » <sup>104</sup>. Ici encore, Jésus délivre *dans* le mal plus qu'il ne délivre *du* mal au sens de l'éviter complètement.

Cette demande du Notre Père exprime donc notre foi en la **victoire de Dieu** sur le mal, quelle que soit la forme que celui-ci prend. On peut penser au Malin (Satan) qui rôde pour nous entraîner au mal : nous prions Dieu de nous en délivrer, c'est-à-dire de nous arracher à l'emprise du diable. On peut penser aussi au mal moral (le péché) ou au mal subi (les épreuves, la souffrance) : dans tous les cas, nous implorons Dieu comme **Libérateur**. Ce mot « délivre » évoque d'ailleurs l'Exode (Dieu *délivre* son peuple de l'esclavage en Égypte) ou le rôle des juges et des prophètes délivrant Israël de ses ennemis. Jésus est lui-même appelé Sauveur, ce qui signifie bien « délivreur ».

Pernot met en lumière la formulation précise : « *délivre-nous du mal* », et non « délivre-nous **le** mal ». Nous ne demandons pas à Dieu de supprimer tout mal dans l'absolu, mais de nous en **libérer** quand nous y sommes confrontés <sup>105</sup>. Le mal peut continuer à faire rage autour de nous, mais nous pouvons, nous, être soustraits à son pouvoir destructeur. C'est pourquoi il écrit que *le mal peut rester là, mais nous pouvons devenir libres par rapport à lui* <sup>106</sup>. C'est une vision très réaliste et en même temps pleine d'espérance. Réaliste, car elle n'ignore pas que la condition humaine comporte son lot de malheurs;

pleine d'espérance, car elle affirme que, grâce à Dieu, ces malheurs n'auront pas le dernier mot sur nos vies.

**Un acte de foi et d'espérance :** Cette dernière demande est finalement un cri d'**espérance**. Le croyant sait qu'il y a du mal en lui (ses péchés, dont il a demandé pardon) et autour de lui (les dangers, les souffrances, les forces du Malin). Mais il affirme sa foi que Dieu est capable de le **sauver** de tout cela. C'est un cri vers le Père protecteur : « *Papa, au secours !* » Et l'on sait, par Jésus, que le Père aime répondre à ses enfants qui crient vers lui. « *Délivre-nous du mal* » rejoint aussi la grande prière de toute la Bible : « *Seigneur, sauve ton peuple* ». Elle a une portée eschatologique (on aspire à la délivrance définitive du mal, à la fin des temps, quand Dieu « *essuiera toute larme* »), mais aussi une portée immédiate (dans mes angoisses présentes, viens me donner ta paix et me libérer).

On peut noter que dans certaines versions, on traduit « *du mal* » par « *du Malin* ». Les deux se tiennent : derrière le mal abstrait, il y a l'action du diable dans la pensée biblique. Être délivré du mal ultime, c'est être délivré de Satan et de toute puissance ennemie de Dieu. Jésus nous a appris que cette délivrance est acquise de manière décisive par sa mort et sa résurrection ; en priant ainsi, nous actualisons cette victoire du Christ dans notre vie.

En résumé, Louis Pernot explique que cette demande finale oriente la prière vers la **confiance en Dieu face au mal**. Après avoir demandé la grâce pour le passé (pardon) et la protection pour le futur (ne pas entrer en tentation), on demande la victoire pour le présent : quelle que soit la forme que prend le mal qui nous atteint, que Dieu nous en délivre. Ce n'est pas un vœu magique d'invincibilité, c'est l'expression humble que sans Dieu, le mal nous vaincra, mais qu'avec Dieu, aucune détresse n'est sans issue. C'est finalement une proclamation que Dieu est notre Sauveur.

## **Conclusion de l'ouvrage – Le Notre Père, abrégé de tout l'Évangile, une prière pour aujourd'hui**

Louis Pernot conclut son livre en revenant sur l'idée directrice : le Notre Père apparaît, au terme de cette étude, comme un **résumé de l'essentiel de l'Évangile** et une source inépuisable pour une théologie actuelle et vivante. L'auteur a passé en revue chacune des sept demandes, et l'on a pu constater que pratiquement *toute la foi chrétienne* y est contenue, de la connaissance de Dieu jusqu'à l'éthique du pardon, en passant par la confiance, la tentation, etc. <sup>9</sup>. Tertullien l'avait pressenti en appelant le Notre Père un abrégé de l'Évangile, et l'analyse de Pernot le confirme pleinement <sup>1</sup>.

**Une théologie pour aujourd'hui :** En scrutant chaque verset, Pernot a fait dialoguer la tradition biblique et les interrogations contemporaines. Son but n'était pas simplement d'expliquer le texte, mais de montrer **combien il reste pertinent pour les chrétiens du XXI<sup>e</sup> siècle**. Il a ainsi proposé, pour chaque partie, des interprétations renouvelées ou clarifiées : comprendre « *aux cieux* » sans cadre cosmologique ancien, saisir la dimension inclusive de Dieu Père, lire « *pain quotidien* » comme pain spirituel, désamorcer l'idée d'un Dieu tentateur, etc. À chaque fois, il s'agit de donner des **réponses adaptées à notre temps** aux questions que pose la prière <sup>10</sup>. L'ouvrage veut offrir une « *perspective théologique contemporaine* » sur le Notre Père, faisant de cette prière non un vestige du passé, mais un élément toujours *pertinent et unificateur* pour tous les chrétiens <sup>107</sup>. En d'autres termes, Pernot montre que le Notre Père, loin d'être une formule figée qu'on récite sans plus la comprendre, peut au contraire nourrir une foi intelligente et actuelle. Il actualise la théologie du Notre Père en évitant deux écueils : le conservatisme littéraliste (répéter les mots sans en chercher le sens) et le progressisme creux (vouloir changer les mots sans garder la substance). Ici, la substance évangélique est préservée, mais elle est expliquée dans un langage et avec des concepts qui parlent à l'homme d'aujourd'hui.

**Prier avec un cœur et un esprit libérés :** L'une des retombées majeures de cette (re)lecture du Notre Père est de permettre au croyant de prier cette prière avec une intelligence renouvelée et une ferveur plus grande. En effet, combien de personnes récitait machinalement le Notre Père en butant sur telle ou telle phrase incomprise ! Désormais, grâce aux éclaircissements apportés, on peut prononcer chaque demande *en pleine conscience de sa portée*. L'auteur espère que son livre aidera à **réinvestir spirituellement** le Notre Père : « *Le passage par la théologie permet de réinvestir les demandes du Notre Père, de mieux les comprendre, et ainsi de prier d'un cœur et d'un esprit libérés* » <sup>10</sup> . Libérés de quoi ? Libérés des contresens (par exemple, l'idée d'un Dieu tentateur), libérés des blocages (par exemple, quelqu'un qui avait du mal avec l'image paternelle de Dieu peut la redécouvrir sous un jour nouveau), libérés aussi d'une certaine routine stérile. Prier le Notre Père peut redevenir un acte vibrant et profond, où l'on adhère pleinement à chaque parole.

**Une prière universelle et unificatrice :** Pernot souligne en conclusion combien le Notre Père transcende les divisions confessionnelles. Il remarque même un paradoxe historique : les protestants, attachés à l'Écriture pure, ont tendance à réciter la doxologie finale (« *Car c'est à toi qu'appartiennent le règne...* ») qui n'est pas biblique, tandis que les catholiques, plus attachés à la Tradition, ne la disent pas dans le cadre de la prière liturgique traditionnelle <sup>108</sup> . Mais au-delà de ces différences de pratique, *tous* les chrétiens adressent cette prière au même Père. C'est un trésor commun. L'ouvrage rappelle que Jésus a voulu une prière non ritualiste et fraternelle : chaque « *notre* » Père dit par un croyant, c'est un pont lancé vers les autres croyants. Dans un monde fragmenté, le Notre Père reste un formidable facteur d'unité dans la foi : « un élément pertinent et unificateur pour tous les chrétiens », résumant l'essence de l'Évangile de manière succincte et profonde\* <sup>107</sup> .

**Dieu au centre, l'Évangile en condensé :** Finalement, après ce parcours chapitre par chapitre, on peut mesurer la richesse concentrée dans le Notre Père. Cette prière nous a fait contempler Dieu dans ce qu'Il est (Père, transcendant et saint), exprimer notre aspiration à son règne et à sa volonté, puis présenter l'ensemble de nos besoins fondamentaux (le pain de vie, le pardon, la force dans l'épreuve, la délivrance du mal). C'est bien tout l'Évangile : la **bonne nouvelle** d'un Dieu aimant qui veut sauver l'homme, et de l'homme appelé à vivre selon Dieu. Louis Pernot a su, par son livre, mettre en lumière cette cohérence.

En conclusion, *Le Notre Père : Abrégé de tout l'Évangile, une théologie pour aujourd'hui* de Louis Pernot accomplit ce qu'annonce son titre. C'est autant une méditation biblique qu'une catéchèse systématique. Le lecteur en ressort avec une compréhension approfondie du Notre Père et, espérons-le, avec le désir renouvelé de le prier. L'ouvrage nous invite à savourer cette prière mot à mot, à *l'actualiser* dans notre contexte, et à la mettre en pratique dans notre vie. Ainsi, le Notre Père conserve sa place de prière *incontournable* et vivifiante pour les croyants de tous horizons, véritable « *abrégé de l'Évangile* » qui, en quelques phrases, nous fait tout dire et tout comprendre de la foi chrétienne <sup>1</sup> <sup>107</sup> .

---

<sup>1</sup> <sup>3</sup> <sup>7</sup> <sup>26</sup> <sup>27</sup> <sup>77</sup> <sup>107</sup> Le Notre Père, un résumé de l'Évangile – Regards protestants

<https://regardsprotestants.com/video/bible-theologie/le-notre-pere-un-resume-de-levangile/>

<sup>2</sup> <sup>9</sup> <sup>10</sup> Le Notre Père : abrégé de tout l'Évangile : une théologie pour aujourd'hui | Librairie · Galerie Atmosphère

<https://www.atmospherecestclaire.ch/Detail->

[le\\_notre\\_pere\\_abrege\\_de\\_tout\\_levangile\\_une\\_theologie\\_pour\\_aujourd'hui-8-9782851622631](https://www.atmospherecestclaire.ch/Detail-le_notre_pere_abrege_de_tout_levangile_une_theologie_pour_aujourd'hui-8-9782851622631)

4 5 6 8 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37  
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66  
67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96  
97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 108 **Le Notre Père**

<https://etoile.pro/le-notre-pere>